L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE. — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN 11 AVRIL 1851

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
No. 83, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL *de l'Etat, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législation.*

PRIX DE L'ABEILLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 11 AVRIL.

AVIS AUX ASSESSEURS.

☞ Les assesseurs des différents districts représentés à la paroisse d'Orleans, et des autres paroisses de l'Etat, sont priés de vouloir bien se rendre, pour l'année courante, à leurs bureaux respectifs, au bureau de l'Abeille.

☞ Pour le FEUILLETON, voir la seconde page.

CHEMIN DE FER DE JACKSON.

L'opinion publique continue à se prononcer de la création d'un chemin de fer entre la Nile-Orleans et Jackson, dans l'Etat du Mississipi. Nous avons plus d'une fois énumeré les nombreux avantages qui réaliteraient pour le commerce de notre ville de l'établissement de ce railway, et il serait oiseux de revenir sur un sujet dont les moindres détails sont connus de tout le monde.

La grande question est de savoir si le chemin aboutira à Manoouvile ou à la Nile Orleans. Il va tout moins pour nous qu'il aboutit dans cette dernière ville qui est le grand centre commercial de l'Etat. Cependant on objecte que pour joindre un fleuve, la voie aurait à traverser des prairies tremblantes sujettes à l'inondation. Cette objection n'est pas sérieuse, car il n'est pas absolument nécessaire que les rails soit d'une extrême fermeté pour y faire passer une ocrmot ve et quelques wagons. Ne faudrait on pas des chaussées au milieu des marécages? Ne peut on pas consolider un terrain en y jetant du gravier ou des coquilles ? Les ingénieurs qui ont visité les terres que doit traverser le chemin de fer de Jackson pour arriver au fleuve ont déclaré que la réalisation de ce projet et qui la dépense ne serait pas excessive de terrassement, la pose des rails, ne sera pas beaucoup plus considérable que celle de la voie aboutissant à Madisonville, laquelle est à ce qu'il paraît la pensée. M. Phelps, ingénieur de l'entreprise, a fait tous les travaux de reconnaissance nécessaires, estime la dépense à $856,799.

Les détails de cette partie du chemin ne se continuant pas dans la Louisiane, quant à la partie qui se prolonge dans l'Etat du Mississipi nous les tenons pour affaire. Mais nous voyons avec plaisir, les fonds sont trouvés et la route est organisée. Il n'en dient plus qu'à mettre la cognée pour se mettre à l'œuvre, et bientôt nous encore nous prononcer ! Qu'est-ce que tout cela peut bien nous importer dans notre ville comme la Nile Orleans ! Eh bien ! il va arriver qu'il sera aussi difficile de trouver cette ville semblable comme que de recueillir des souscriptions suffisantes pour ériger le Monument de Jackson. Il nous répugne de le dire, mais c'est un fait malheureusement trop vrai : le sentiment public parmi nous; au lieu d'être un, est composé de plusieurs sentiments individuels qui se disputent la place que devrait occuper les nécessités. Le peu d'argent qui se trouve sur notre place circule à raison de 11 et de 2 pour cent par mois; des courtiers sordides dont la vie se passe à combiner de honteuses spéculations possèdent d'immenses portefeuilles la fortune du pays et ne servent pour grossir leurs profits iniques au préjudice du commerce et de l'industrie honnête.

Revenons au chemin de fer. Nous espérons que les nouveaux ellons seront tentés pour mettre à profit ce bonne fortune que la Nouvelle-Orléans sera un jour redevable à Jackson. La prospérité de notre ville n'en ressentira immédiatement les bienfaits de la Compagnie seulement encouragement pour établir de nouveaux chemins. Il s'agit seulement de commencer, de creer une première voie; tant de beaux projets ont demeurés interminés publiquement qu'on est maintenant quelque peu défiant de ce qui se conçoit. Mais la prudence n'est pas ne qu'autant qu'elle n'est point exagérée, autrement elle prend un nom différent. On veut ne donner la peine de réfléchir, on ne veut pas se donner la peine de découvrir tous les avantages d'un chemin de fer de Jackson et toutes les garanties qu'il offre aux capitaux. Nous ne parlons que du bien qui ressortira pour la Nouvelle-Orléans de l'établissement de cette voie, des débouchés nouveaux ouverts au commerce des cotonnades, au transport dans notre ville des bestiaux, du lard, des légumes, du gibier, et surtout de l'Etat et de l'intérieur du Mississipi. Ce sont là des considérations qui ont bien leur poids, mais nous voulons surtout remontrer aux futurs actionnaires que le chemin de Jackson sera pour eux une source de profits. Qu'ils consultent les statistiques les plus récentes; ils verront qu'il n'existe cent mille acres de terres situées à l'Est du Mississipi et au-dessus des lacs sont encore inconnues à cause de leur éloignement du fleuve. Qu'on fonde pas de plantations malgré l'extrême fertilité du sol, parce que le transport des produits jusqu'au Mississipi ou jusqu'aux lacs Maripas serait trop coûteux. Que le chemin de fer de Jackson soit établi et toutes ces terres aujourd'hui désertes se couvriront de magnifiques habitations. Or, du moment que ces habitations auront remplacé la forêt, le railway, créateur de cette nouvelle colonie agricole, deviendra d'une nécessité absolue. Les chemins de fer et les defi chemins marchent de pair, et si l'on veut que dans un pays éloigné de la mer et des rivières les grandes exploitations agricoles puissent obtenir leur entier développement qu'au moyen de voies ferrées qui supprimant l'espace entre le lieu de production et le lieu de débit, il n'en pas moins avéré que les chemins de fer apportent l'industrie et la civilisation dans des solitudes inhabitées jusqu'alors et qui deviennent aux agriculteurs la pensée d'exploiter un sol vierge et productif. Là où les moyens de transport sont faciles le commerce doit nécessairement prosperer, car le commerce est l'échange des produits, et pour que cet échange puisse s'opérer il faut entre le lieu de production et le marché des communications rapides et peu coûteuses.

La Convention chargée de prendre une résolution définitive au sujet du chemin de fer de Jackson doit se réunir à la Nouvelle-Orléans le 15 de ce mois. Espérons que le commerce, l'industrie et les capitaux, cette triple source de la prospérité matérielle, y seront représentés par des membres dignes et que le verdict de l'assemblée sera conforme aux vœux de la Louisiane tout entière.

L'ECOLE PUBLIQUE.—Le surintendant des écoles a convoqué la Première Municipalité, dans la séance d'hier, pour l'ouverta plus tôt examens dont se reunir lundi, 14 et mardi 15, à la salle du Conseil, de midi à deux heures, pour procéder à l'examen des candidats aux places vacantes de professeurs dans les dites écoles.

L'examen de la classe de français, à l'Ecole Supérieure des demoiselles, a lieu aujourd hui, dans la grande salle de la loge de la Parfaite Union.

MLLE PARODI.— Cette éminente cantatrice arrive aujourd'hui dans notre ville et son premier engagement a lieu au lundi 21 du courant. Elle est attendue avec une vive impatience par tous les vrais dilettanti, et il la moitié de ce que l'on nous dit de son talent se réalise son nom ira effacera les souvenirs laissés à la Nouvelle-Orleans par Jenny Lind.

DÉPART DE L'ARCTIC.—Le steamer américain *Arctic*, si parti de New York le 2 de ce mois pour Liverpool avec cent vingt-un passagers, parmi lesquels se trouve l'honorable Charles B. Haddock, chargé d'affaires des Etats-Unis au Portugal; S. G. Goodrich, consul des Etats-Unis à Paris; le Rév. Dr J. P. O. Charles, porteur de dépêches ès France; et J. S. Cemingham, porteur de dépêches à Londres.

CHRONIQUE LOCALE.

Elizabeth Callahan a été condamnée hier à $10 d'amende par le recorder Canolli, pour avoir troublé la paix publique. N'ayant pu acquitter cette amende, la malheureuse a été envoyée pour quinze jours à la maison de travail.

Vina—Andrew Clark de Sandy, a été arrêté hier devant la première Cour de District par le shériff Genella, pour avoir commis voies de fait sur la personne de Lemuel Gorman.

— John Brown, jeune garçon, a été arrêté à 9 heures ce matin pour avoir battu sa mère.

— Une jeune fille nommée Silva, est morte dans un puits de la paroisse de Wm. Kenner. Elle a été enterrée devant la Première Cour de District.

— M. S. Rochard complétement à l'abri de la recherche Cholera, vient de prendre l'agence de la vente de terrains pour cette ville. Il a déjà reçu les ordres de plusieurs propriétaires de la paroisse Washington, et il a pris des arrangements pour se rendre à Bâton Rouge, afin de faire annoncer dans cette ville.

Pièces au vent pour rire.—Les partisans de Philadelphie nous apprennent qu'il se fait de grands préparatifs à la Monnaie pour la prochaine émission de pièces de trois cents. Le directeur lui trouve à permis que l'on affectât à cet objet une grande quantité de minerai d'argent déposé à la Monnaie. Les pièces de trois cents seront distribuées dans tous les bureaux du gouvernement où l'on peut en avoir besoin, et ce qui en restera sera échangé contre de l'argent sterling, et des pièces d'or et d'argent des Etats-Unis. Afin d'empêcher que cette menue monnaie se concentre dans quelques mains, le trésorier de la Monnaie est autorisé à n'en vendre, lorsqu'il le jugera convenable, que $150 à la même personne.

BATON ROUGE.—M. J. R. Dufrocq a été réélu maire de Baton Rouge à une forte majorité. L'élection a eu lieu lundi dernier.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Sous le titre de *l'Télégraphie Magnétique* vous avez publié hier un extrait du *Courrier des Etats-Unis*, écrit par notre ami L. S., avec lequel nous avons plus d'une fois parlé du magnétisme, qui nous en a sans doute vu faire, et qui était resté incrédule, mais dont le scepticisme vient de tomber devant des faits, qui, j'en suis fâché pour lui, ne sont pas du tout magnétiques. Quelle bizarrerie ! M. Gandon gagne à la cause magnétique, par des tours, (avec le pendule, si cela vous amuse,) des hommes, d'ailleurs fort instruits, que de véritables magnétiseurs n'avaient pu convaincre !.....

Que le public le sache : M. Gandon ne fait point de magnétisme, et il l'a déclaré lui-même, en 1849, dans une brochure publiée à Paris, intitulée : "La seconde vue dévoilée, etc., par F. A. Gandon." C'est un premier tort que nous reprochons à l'auteur d'appeler ses tours "seconde vue;" ensuite, nous lui en fesons un second : celui d'avoir trompé nos amis du *Courrier des Etats-Unis*, etc. Nous recommandons la lecture d'un long article de M. Hebert (de Garnay) dans le *Journal du Magnétisme*, No 111, 25 mars 1850. Il y est beaucoup question de la brochure de M. Gandon, et en tous y trouve des vérités ; il nous en ayons le temps nous l'emprunterons ici. Nous nous bornons à prévenir que M. Gandon mystifie ceux de ses admirateurs qui le prennent pour un puissant magnétiseur.

Pour ce qui est de la *Télégraphie Magnétique*, nous croyons de plus longtemps à sa réalisation. Nous pensons que les magnétiseurs tiendront dans leurs mains les fils du futur télégraphe bien mieux que ne le fait aujourd'hui l'électricité, dont la découverte est à peine d'hier, vint à nous atomiser.

Etrangers et de passage à Washington, ces dames, ces gentlemen et nous, dit le jeune homme de Boston, en nous désignant successivement un geste, nous soubtretirons de présenter notre hommage au président.

"Je vais m'informer si le général peut vous recevoir en ce moment, répondit le domestique, et il disparut.

"Le général se rend dans ce salon ; veuillez vous approcher du feu.

Telle fut la réponse que nous apporta le nègre un domestique après une absence de trois minutes au plus.

"Je déposai ma casquette sur un meuble de l'antichambre, et, timidement, je fermai la marche de notre petite colonne. On voudra, lui l'air souverainement vénérable, etait appuyé à l'angle de la cheminée du salon que nous venions d'envahir. Le sourire sur les lèvres, il serra à tour de rôle la main à chacun de nous, en nous présentant par des paroles bienveillantes de la bonne visite que nous lui faisions. C'était le général Zachary Taylor, président de la république des Etats-Unis. Des nègres avaient accompagné ses petits-fils, les dames espagnoles et moi j'ai craint que ça n'agnie des passions politiques, et je l'ai remplacée par une course au cochon qui va avoir lieu tout de suite, pour à seule fin d'attraper chaud et sort et le prix a mère de vin. Vive la mariée et vive la joie !"

Une immense acclamation accueille l'improvisation du père Borgnot. Ce tribut payé à l'allemand, le garçon d'honneur demande la parole pour un amendement à la proposition Borgnot. La parole est accordée, et l'orateur développe son amendement, qui consiste à percer immédiatement la pièce de vin, afin que les intéressés puissent préalablement prendre des forces pour la course qui va s'engager. L'amendement, avant même qu'il soit mis aux voix, est adopté avec une spontanéité dont aucune assemblée délibérante n'a fourni d'exemple. La pièce est donc mise en percée; on boit à la santé du père Borgnot, de sa fille, de son gendre, du garçon et de la fille d'honneur, des autorités consulaires, de tant de années enfin, qu'au bout de deux heures le contenu de la pièce avait passé au trois quarts dans l'estomac de la noce; c'était le vrai moment de commencer la course, la conséquence de l'amendement étant que les forces des lutteurs étaient augmentées d'autant que la pièce était diminuée. Cette conséquence était inévitable. Les coureurs étaient là bien solidement leurs jambes ! C'est ce qui n'a pas été constaté; un fait seulement que tout le monde était sûr, excepté, toutefois, le malheureux cochon destiné à ne voir gagner par celui qui aurait le poignet assez vigoureux pour l'empêcher de s'échapper gras-de jusqu'à un but assigné. La queue de l'animal est enduite de saindoux et la lutte commence; bientôt ses cris de rage se mêlent aux cris de la victoire, et forment un lugubre des plus étranges; vingt lutteurs avaient, en vain, tenté d'entraîner le compagnon de saint Antoine; ils avaient tire-bouchon avec sa soie grisonnante et ses oreilles d'une part aux autres, et gouroux poignets. Au dernier les bons, du le proverbe. Un nouvel athlète se présente, saisit à son tour la malheureuse queue, la serre comme un étau; le propriétaire de cette queue jette d'horribles clameurs; clameurs inutiles, le nouveau venu ne lâche point, l'animal est entraîné et devient le prix du vainqueur. Mais les nombreuses années portées autour de la pièce du Borgnot avaient produit leur effet : les lutteurs, de gais qu'ils étaient, devinrent querelleurs; des nouveaux jours, tricheurs; ils veulent contester la victoire qui vient d'être remportée. Aux termes des conventions faites, la queue du cochon devait être enduite à chaque nouveau lutteur qui se présenterait; cette formalité n'avait pas été remplie pour le dernier; celui-ci maintient que la queue à dégraissé, une querelle s'engage; les coups pleuvent, les coups de poing succèdent aux accédent, et l'on voit s'accomplir la menace du père Borgnot, que quelconque ne tirait pas trait à coups de pieds et à coups de soufflets, seulement, ce que le père Borgnot n'avait pas prévu, on en vint aux coups de couteau et aux armes à feu. Les invités prévenus de cet orage vinrent à notre secours, et nous ramenèrent chacun à notre hôtel.

Le lendemain on entendit dans toutes les rues de notre ville retentir de rapports; il était question de ces mêmes étrangers qui, la veille, avaient été si bien accueillis par le président, et ces deux compatriotes, le puritain de Boston, notre principal introducteur, présentait les dames espagnoles.

"—Je regrette, aujourd'hui surtout, dit le général Taylor, de n'avoir point appris la langue espagnole durant mon séjour au milieu des Mexicains, puisqu'il ne m'est pas possible d'exprimer à ces dames toutes combien je leur suis reconnaissant d'avoir pensé à moi.

"Je traduirai mot à mot ces gracieuses paroles, qui s'échappent aux Havanaises, déjà séduites par l'accueil qu'elles avaient reçu.

"—Oh ! s'écria étourdiment l'une d'elles, la belle jolie, dites-lui que je voudrais bien l'embrasser.

"Je n'osai m'acquitter de cette commission délicate ; mais la belle Castillane n'y tint pas : elle s'élança soudainement de son siège, et sans avoir rien des deux mains la grosse main du président, elle la serra avec passion. Heureux de cet exaltation, qui, n'avait fait me sauver d'autres mes compagnes de route, le vieux général entra dans la moitié pénitentiaire de ses vinteuses, et, pendant une minute environ, il y eut entre les acteurs de cette scène improvisée un échange de phrases tendres en anglais et en espagnol compréhensibles seulement de la personne qui les prononçait.

"En se retournant, le général dirigea son regard sur moi. Il me questionna avec intérêt sur l'immense voyage que je terminais, et il me fit de plus flatteuses offres pour revoir bientôt mon pays. Au sujet de la France, le noble vieillard m'adressa d'abondance de cœur les choses les plus flatteuses; seulement, en abordant la question de la situation actuelle, il posa la une restriction, vraie, il n'y a pas à en douter, mais que l'on ne dispensera de transcrire ici.

"Notre Anglais de Terre-Neuve ne disait rien. Son visage paraissait vouloir traduire un grand calme intérieur; mais à l'animation de son teint, au jeu de ses doigts tourmentant machinalement de magnifiques breloques suspendues à la chaîne de sa montre, je soupçonnais qu'une secrète agitation se passait en lui. Son compatriote de Québec laissait au contraire rayonner autour de lui le contentement qu'éprouvait de se trouver en la présence du général Taylor. Métamorphosé par le plaisir de cette journée, je crois qu'il avait, pour une heure, envoyé se promener le commerce, objet de la préoccupation constante de son esprit. Il ne se trouvait pas à l'exemple de notre ami de Terre Neuve, à répondre respectueusement et en peu de mots aux interrogations du président; il provoquait la conversation, et dans une de ses sorties il eut la malheureuse idée de toucher au chapitre du Canada.

"—Nous avons maintenant au Canada, glissa-t-il dans une pause, un parti unes puissant qui travaille avec ardeur à l'adjonction de ces contrées à l'Union.

"—Oui, lui répondit avec bonhomie le président Taylor : *qui ne le Canada sera mûr pour l'Union*, nous l'accepterons.

"L'Anglais se mordit les lèvres, le rouge empourpra sa figure ; il coma de parler. Il est juste de convenir que, dans la bouche d'un président des Etats-Unis, alors que le gouvernement de Washington laissait publiquement organiser l'expédition du pirate Lopez contre l'île de Cuba, en avec de cette nature était quelque peu suspecte. Recueilli par un diplomate anglais, le cabinet anglais aurait bien pu en faire la matière d'une note passablement sévère.

"Les convenances exigeant que nous ne prolongeassions pas cette visite déjà longue, le président, beaucoup trop courte pour nous, le redonna d'ailleurs quelques nouvelle démonstration de bienveillance, dont le ton aimable et le geste, de toute manière, nous laissèrent sous l'empire d'un charme irrésistible. Nous nous retirâmes dans le salon d'attente, où nous nous trouvâmes en présence d'une foule d'officiers supérieurs, de membres du congrès, de sénateurs, de ministres, tous empressés à nous saluer, et qui nous accompagnèrent jusqu'à la porte d'entrée.

"Après quelques compliments échangés entre le président et ses deux compatriotes, le puritain de Boston, notre principal introducteur, présenta les dames espagnoles.

"—Je regrette, aujourd'hui surtout, dit le général Taylor, de n'avoir point appris la langue espagnole durant mon séjour au milieu des Mexicains, puisqu'il ne m'est pas possible d'exprimer à ces dames toutes combien je leur suis reconnaissant d'avoir pensé à moi.

"Je traduirai mot à mot ces gracieuses paroles, qui s'échappent aux Havanaises, déjà séduites par l'accueil qu'elles avaient reçu.

"—Oh ! s'écria étourdiment l'une d'elles, la belle jolie, dites-lui que je voudrais bien l'embrasser.

"Je n'osai m'acquitter de cette commission délicate ; mais la belle Castillane n'y tint pas : elle s'élança soudainement de son siège, et sans avoir rien des deux mains la grosse main du président, elle la serra avec passion. Heureux de cet exaltation, qui, n'avait fait me sauver d'autres mes compagnes de route, le vieux général entra dans la moitié pénitentiaire de ses vinteuses, et, pendant une minute environ, il y eut entre les acteurs de cette scène improvisée un échange de phrases tendres en anglais et en espagnol compréhensibles seulement de la personne qui les prononçait.

"En se retournant, le général dirigea son regard sur moi. Il me questionna avec intérêt sur l'immense voyage que je terminais, et il me fit de plus flatteuses offres pour revoir bientôt mon pays. Au sujet de la France, le noble vieillard m'adressa d'abondance de cœur les choses les plus flatteuses; seulement, en abordant la question de la situation actuelle, il posa la une restriction, vraie, il n'y a pas à en douter, mais que l'on ne dispensera de transcrire ici.

"Notre Anglais de Terre-Neuve ne disait rien. Son visage paraissait vouloir traduire un grand calme intérieur; mais à l'animation de son teint, au jeu de ses doigts tourmentant machinalement de magnifiques breloques suspendues à la chaîne de sa montre, je soupçonnais qu'une secrète agitation se passait en lui. Son compatriote de Québec laissait au contraire rayonner autour de lui le contentement qu'éprouvait de se trouver en la présence du général Taylor. Métamorphosé par le plaisir de cette journée, je crois qu'il avait, pour une heure, envoyé se promener le commerce, objet de la préoccupation constante de son esprit. Il ne se trouvait pas à l'exemple de notre ami de Terre Neuve, à répondre respectueusement et en peu de mots aux interrogations du président; il provoquait la conversation, et dans une de ses sorties il eut la malheureuse idée de toucher au chapitre du Canada.

"—Nous avons maintenant au Canada, glissa-t-il dans une pause, un parti unes puissant qui travaille avec ardeur à l'adjonction de ces contrées à l'Union.

"—Oui, lui répondit avec bonhomie le président Taylor : *qui ne le Canada sera mûr pour l'Union*, nous l'accepterons.

"L'Anglais se mordit les lèvres, le rouge empourpra sa figure ; il coma de parler. Il est juste de convenir que, dans la bouche d'un président des Etats-Unis, alors que le gouvernement de Washington laissait publiquement organiser l'expédition du pirate Lopez contre l'île de Cuba, en avec de cette nature était quelque peu suspecte. Recueilli par un diplomate anglais, le cabinet anglais aurait bien pu en faire la matière d'une note passablement sévère.

"Les convenances exigeant que nous ne prolongeassions pas cette visite déjà longue, le président, beaucoup trop courte pour nous, la